

LES CONCERTS

M. Chevillard a donné, hier, la première audition de *Russia*, poème symphonique composé par M. Balakirew pour l'inauguration, à Novgorod, du monument millénaire de la Russie. L'auteur a voulu caractériser dans ce morceau les trois principaux éléments de l'histoire de son pays : le paganisme, l'état moscovite et le régime princier et populaire de l'ancienne Russie, transformé plus tard en démocratie cosaque, cela à l'aide de chants nationaux que tantôt il a mariés ou que tantôt il a fait entrer en lutte.

Par malheur, dans une telle conception, l'intérêt musical ne me semble pas égaler l'intérêt politique qui, d'ailleurs, il faut bien le dire, nous échappe absolument, à nous autres Français. Sans doute, les thèmes employés par M. Balakirew sont-ils charmants, de rythme et de couleur ; sans doute nous amusent-ils par leurs développements, leur instrumentation, leurs harmonies. Mais l'œuvre, en dépit de ce qu'elle a évidemment de curieux, m'a paru manquer à la fois de puissance, d'imprévu et de signification. On l'a accueillie froidement.

Comme elle avait été exécutée — fort bien du reste — au début du concert, j'ai quitté le Château-d'Eau, à mon vif regret, avant que M. Séchiari eût joué la Ballade de Moszkowski, dont on annonçait la première audition, et je suis arrivé assez à temps, au Châtelet, pour entendre M. Georges Enesco.

Le jeune compositeur si remarquablement, si exceptionnellement doué, a remporté, aux derniers concours du Conservatoire, un magnifique prix de violon. Ce qui me plaît par-dessus tout en lui, c'est qu'il n'a rien du virtuose habituel.

Il vient d'interpréter le Concerto de Beethoven en grand artiste avec une noblesse de style, une autorité, une maîtrise, une simplicité d'attitudes, une pureté de son, une profondeur de sentiment admirables, me rappelant, l'archet à la main, M. Saint-Saëns au piano. C'est, je crois, le plus beau compliment que je puisse lui faire. On l'a acclamé.

Après le vigoureux *Saint Julien l'hospitalier* de M. Camille Erlanger, qui a eu le même succès qu'il y a huit jours, Mme Rose Caron a chanté le fragment d'*Alceste* où elle produisit une si forte impression, il y a quelques années, aux Concerts de l'Opéra. Elle y est encore infiniment émouvante et elle a trouvé de nouveau, dans les deux airs splendides de Gluck, des accents d'humanité qui lui ont valu une enthousiaste ovation. M. Daraux lui donnait mollement la réplique, mais M. Colonne, en revanche, a nuancé à ravir la marche religieuse.

Alfred Bruneau.